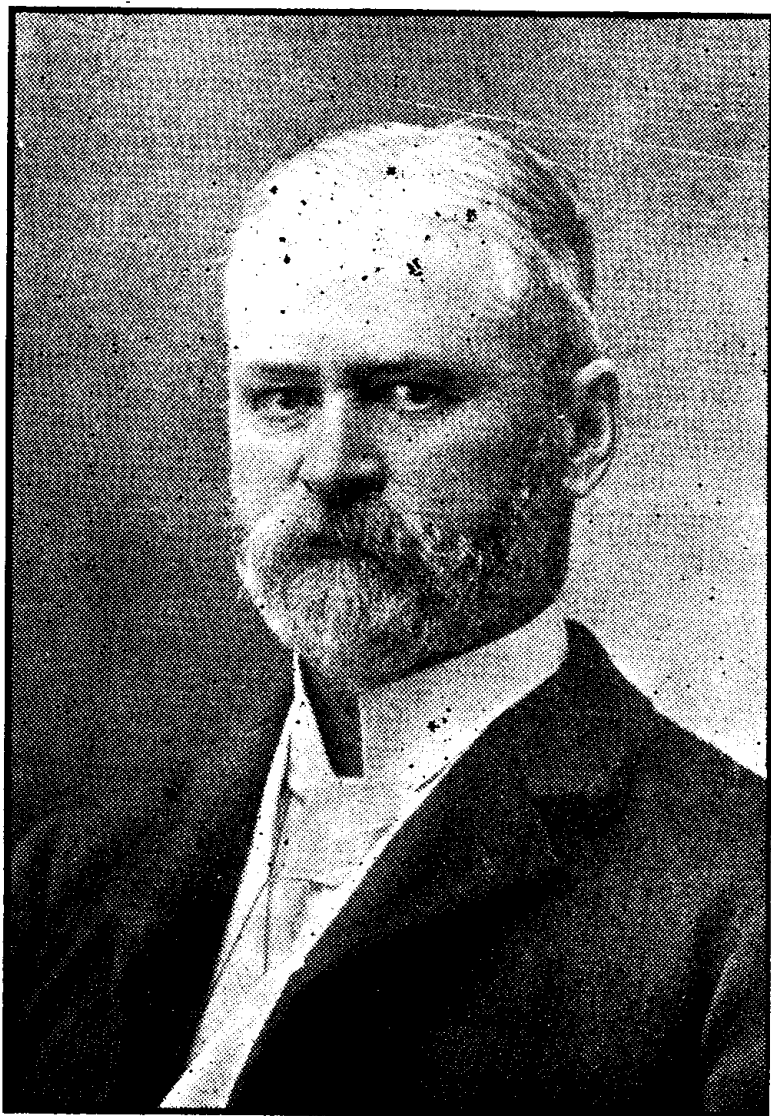




L'HONORABLE JUGE E.-Z. PARADIS

## SON HONNEUR LE JUGE PARADIS

Pour succéder à feu le juge Charland, le gouvernement fédéral vient de désigner M. E.-Z. Paradis, avocat de Saint Jean d'Iberville, et ancien associé légal du magistrat défunt.

M. Emilien-Zéphirin Paradis est né le 25 décembre 1841, à Lacadie. Il est le fils de Joseph Paradis et d'Emilie (Irégioire). Il fit ses études classiques au Collège Sainte-Marie, chez les RR. PP. Jésuites ; étudia le droit sous MM. Leblanc et Cassidy. Admis au barreau en septembre 1864, il s'établit à Saint-Jean, fit partie de la société légale Laberge & Paradis jusqu'en 1869 ; pratiqua seul jusqu'en 1873 ; forma ensuite une nouvelle société avec M. A.-N. Charland, depuis juge de la Cour Supérieure, et pratiqua avec lui jusqu'en 1878, époque à laquelle il fut nommé conseil de la Reine.

Il pratiqua seul de nouveau jusqu'en 1881, et forma alors une nouvelle société avec M. P.-A. Chassé, laquelle dura jusqu'en 1897. A cette date, il forma encore une nouvelle société avec ses fils, sous le nom de Paradis & Paradis. M. le juge Paradis épousa, en 1867, Mlle Marguerite Bourgeois, fille de M. Ambroise Bourgeois, laquelle mourut en décembre 1877. Il épousa, en secondes noces, en 1879, Dame Théophile Arpin, née Marchand. Il eut, de son premier mariage, deux filles et quatre garçons : Milles Nellie et Héloïse, cette dernière devenue Mme Gustave Carreau, de Montréal, Rodolphe, avocat ; Jobson, artiste-peintre ; Paul, ingénieur civil aux Territoires du Nord-Ouest, et Oscar, avocat.

La satire est un tableau où personne ne se reconnaît, bien que chacun y reconnaisse tout le monde.—A. DECOURCELLE.

## ESPÉRANCE

A un ami.

Ami, pourquoi pleurer le cœur qui se referme,  
Celui pour qui déjà ton cœur avait battu ?  
N'as-tu pas vu, le soir, sur la route, abattu,  
Se dessécher le lys et mourir en son gémissement ?

La fleur, c'est ta jeunesse, et sa mort ton amour !  
Le lys pourra renaitre et fleurir de sa cendre ;  
Ton amour va germer et vers toi vont descendre  
Les parfums d'autres cœurs—non plus lys d'un seul jour !

C'est ainsi que la mort, dans la belle nature,  
Fait sourdre d'elle-même, aux regards étonnés,  
La vie ! Amour perdu, pourquoi les cœurs peints  
Ne te verraient-ils pas naître de ta blessure ?

Je n'ai jamais pu croire et ne croirai jamais  
Que l'amour échangé se perde dans le vide :  
Vous vous aimez, ou l'un de vous était perfide.  
Peux-tu, peut-elle dire : " Ami, vraiment, j'aimais..."

Alors, trêve aux sanglots plus glacés que le givre !  
L'oubli qui vient au cœur, l'amour le fait périr.  
Espère, adore, attends : l'amour ne peut mourir ;  
Et bientôt, sans ton cœur, son cœur ne saura vivre !

ANTONIO PELLETIER.

## PENDANT LE PAS DE QUATRE

MADELEINE, 29 ans.

HENRI, 30 ans.

Un bal. Une danse se forme. Quelques retardataires font encore des invitations. Henri s'avance vers le coin un peu solitaire où se trouve Madeleine.

Henri.—Mademoiselle... ce pas de quatre ?

Madeline.—Mille merci, monsieur, je viens de dire deux fois que j'étais un peu lasse de danser, maintenant c'est fini, il faut que je tienne jusqu'au bout, vous comprenez.

Henri.—Eh bien ! alors le prochain.

Madeline.—Bon. Votre nom, monsieur.

Henri.—Comment, mademoiselle Madeleine, vous ne me reconnaissez pas ? Vous ne reconnaissez pas Henri d'Ally ?

Madeline, vivement.—Henri d'Ally ! Ah ! par exemple !

Henri.—J'ai changé, hein ?

Madeline.—Changé... Mon Dieu... peut-être un peu, sans doute même. Mais vous retrouver comme cela aussi, sans être prévenue, sans rien prévoir, savez-vous que cela surprend. Qu'êtes-vous donc devenu depuis huit ans ?... Au fait, combien y a-t-il de temps que nous ne nous sommes vus ?

Henri.—Attendez... je suis parti pour l'Allemagne, avec votre frère, nous avions dix-huit ans, cela fait douze ans.

Madeline.—Douze ans.

Henri, s'asseyant.—Mais oui. Et alors vous auriez plaisir à savoir ce que j'ai fait depuis ce temps ? Mon Dieu, pas grand-chose. Après l'Allemagne, j'ai visité la Russie. Après la Russie, l'Espagne... J'ai appris les trois langues. Et c'est tout. Maintenant, ma mère désire que j'aie dans le monde pour me marier.

Madeline.—Voilà de bonnes dispositions. Je crois que vous vous prêtez au désir de madame votre mère. Avez-vous déjà fait votre choix ?

Henri.—Non, mais cela va arriver quelque jour. Que voulez-vous, j'ai l'âge où il faut que tous les hommes y passent ; j'y passerai.

Madeline.—Plus résigné qu'enthousiaste ?

Henri.—Vous avez l'air de sous-entendre : mouton de Panurge.

Madeline.—Je ne l'ai pas dit.

Henri.—Peut-être le bonheur est-il là. Peut-être serai-je un mari modèle. Avez-vous gardé bonne opinion de moi, mademoiselle Madeleine, depuis que vous m'avez vu ? Songez donc, douze ans ! vous étiez une fillette alors.

Madeline.—Vous voulez dire que j'étais une jeune fille déjà, et que j'en suis une vieille maintenant.

Henri.—Pardon. Je vous vois encore dans votre étroite robe de gamine, avec vos cheveux ébouriffés, trop légers, qui s'étaient tout le long de vos petites épaules minces... vous aviez la grâce fragile de la quinzisième année.

Madeline.—Je ne m'en doutais guère. Avouez toujours que je me suis joliment transformée, et que ma grâce est devenue plus vigoureuse, plus gaillarde...

Henri.—C'est-à-dire que vous aviez l'air un peu garçonnier, et que vous êtes devenue très femme.

Madeline.—C'est peut-être regrettable. Comme le temps fait de l'ouvrage tout en passant très vite ! C'est que, vous non plus vous n'êtes pas demeuré le même, monsieur d'Ally. Je ne retrouve plus du tout en vous le garçon d'autrefois. Cette barbe surtout vous change ; et puis on devient viril, on perd sa jeunesse première ; on n'a plus de soucis, moins d'enthousiasme, et l'on prend de l'assurance. Cela vous manquait autrefois, l'assurance.

Henri.—Oui, j'étais timide.

Madeline.—Mettez farouche.

Henri.—Embarrassé.

Madeline.—Dites tout de suite : gauche. C'est égal, cette petite sauvagerie vous donnait une allure...

Henri.—Qui était quelquefois bien gênante à porter. Vous souvenez-vous du premier dîner où l'on m'avait invité chez vous ? J'étais votre voisin. La première fois que je voulus remplir votre verre je trouvai le moyen de tacher votre robe... A propos, avez-vous pu la détacher, cette robe ?

Madeline.—Mon Dieu, non. Je ne sais quelle circonstance m'en a empêchée.

Henri.—Vous rappelez-vous aussi les promenades que nous faisions dans la propriété de vos parents, avec votre frère ? Et les fleurs qui poussaient sur la crête du mur ?

Madeline.—J'en avais tant envie.

Henri.—Je grillais de vous les offrir.

Madeline.—Cela ne se voyait pas.

Henri.—Que voulez-vous, mon auréole me retenait. Mais ce qui surpasse tout le reste, c'est la comédie, la

pièce q  
votre g  
bien, v  
tout ce  
souples  
cère ! c  
j'étais  
madem  
de moi,  
répétiti  
preniez  
le grand  
profil ch  
lèvre, e  
malicieu  
n'est-ce  
Made  
tout, M  
tais mo  
dire ces  
horrible  
la raille  
tenir.  
de la fa  
maintien  
monde,  
mordre  
cacher v  
temps-l  
ne vous  
vieille f  
dix-sept  
pas ?...  
douze a  
fillette  
votre m  
sentime  
Henr  
la vraie  
laisse p  
que c'é  
Made  
a un coi  
Henr  
Made  
Je suis  
n'est pa  
vant m  
émotion  
tends e  
moins q  
Henr  
Made  
Henr  
elles en  
Made  
M. d'Al  
vous ai  
celle de  
mais fer  
lement.  
Henr  
Made  
n'est-ce  
crois su  
et mém  
mariage  
avec les  
bien, n  
pauvre,  
rierons-  
enfants  
aussi, s  
Henr  
d'autre  
au mo  
ces jour  
votre m  
Made